
Mus
580
181
Jean Le Sot. 1880


INSIGNIA ACADEMIAE HARVARDIANAE CANTAB: NOV: ANGLIAE
VE RI
TAS

Richd. Ashhurst Bowie

JEAN LE SOT

OPERETTE

PAROLES DE

MM. TH. JULIAN ET J. B. VASSEUR

MUSIQUE DE

A. PILATI.

KING & BAIRD, PRS. SANSOM ST. PHILAD'A.

JEAN LE SOT

OPERETTE

PAROLES DE

MM. TH. JULIAN ET J. B. VASSEUR

MUSIQUE DE

A. PILATI.

PHILADELPHIE:
KING & BAIRD, PRINTERS, No. 607 SANSOM STREET.
1860.

PERSONNAGES.

DISTRIBUTION DES ROLES:

PARIS,

(1859.)

JEAN LE SOT, amoureux comique, . . . MM. DUPUIS.

TANCRÈDE, muscadin du temps du Directoire, CAMILLE.

MARIE, bouquetière, ... Mlle DARCY.

PHILADELPHIE:

(1860.)

JEAN LE SOT, ... MM. GAUTIER.

TANCRÈDE, ... DUBOS.

MARIE, ... Mlle DARCY.

La scène se passe à Paris.

JEAN LE SOT.

OPERETTE.

Le théâtre représente l'intérieur d'une boutique de bouquetière. Porte au fond et à droite.

SCENE PREMIERE.

Marie, *seule, elle est assise et dispose des bouquets.*

Voilà qui est fait, j'ai plus de vingt bouquets commandés pour aujourd'hui, sans compter ceux que mes soupirants m'achètent tous les jours, histoire de s'introduire ici pour me faire la cour,—Chères petites compagnes !——si jolies et si fraîches ! que n'ai-je, ainsi que vous, la faculté de ne pas entendre les compliments fades et insipides de tous ces beaux messieurs, dont le ramage ressemble si fort au plumage !—(*Elle rit.*)

COUPLETS.

Tous les jours un beau me compare
A la plus fraîche de mes fleurs :
Dieu sait si mon cœur est avare
De ces éternelles fadeurs.
Qui donc viendra couper les ailes
A tous ces amours ennuyeux ?

Toujours nouvelles,
Mes fleurs sont belles,
Et leurs compliments sont si vieux !

Un sot barbon qui se prélasse
Poudré de neuf, de frais rasé,
Masqué d'une jeune grimace,
Souvent m'offre son cœur usé.
Il promet des amours fidèles,
Hélas ! ce n'est pas merveilleux.

Toujours nouvelles,
Mes fleurs sont belles,
Et leurs compliments sont si vieux !

Et c'est qu'il n'y a pas à dire, ils se ressemblent tous !—(*Soupirant.*) Non— il en est un— le commissionnaire du quai aux Fleurs— pauvre garçon sans malice qui ne m'a jamais fait un compliment.—Comment l'aurait-il fait ?—sait-il seulement ce que c'est ?—Pauvre Jean le Sot !—Et s'il se doutait que lui seul a su toucher mon cœur !—lui—si simple—si—sot !—que le nom lui en est resté !—Ça n'empêche pas qu'il a un cœur d'or, ce pauvre jeune homme et que j'en ferais tout de même mon mari ; avec ça qu'ils sont si rares aujourd'hui les maris pour de vrai ! Et quand il serait un peu bête—bah !—ça n'est jamais un inconvénient pour un mari. Oui, mais si j'attends qu'il se déclare—j'aurai le temps de devenir vieille fille.—Pourtant je ne puis pas décemment lui adresser une déclaration—Si je trouvais un moyen de rompre la glace !—En attendant, terminons ma toilette pour aller porter mes bouquets. (*Elle entre dans la pièce à côté.*)

SCENE II.

MARIE, JEAN LE SOT.

Jean, *entrant.*

Personne—Vous n'y êtes pas, mademoiselle Marie?

Marie, *dans la chambre.*

Une minute, Jean—je suis à vous—

Jean.

Ne vous dérangez pas, j'ai le temps d'attendre. —(*Il laisse tomber une plaque de sa veste.*) Tiens, ma médaille de commissionnaire n° 31, Jean —et ils né m'ont pas appelé Jean le Sot.

Jean le Sot, v' là l' nom qu'on m'donne :
Mais pourquoi, bon Dieu, pourquoi?
A c' sujet quand je m' questionne,
D'vant moi-même j' reste coi,
Jean le Sot! long comme une aune,
Bien sûr, j'en deviendrai jaune,
Cependant, Dieu me pardonne,
Je n' faisons d' mal à personne,
Tout's les voisin's en feraient foi,
S'il fallait répondre pour moi.
Mais j' sais c' qu'on a dans la tête,
Oui, j'ai deviné l' fin mot;
Pour paraître un peu moins bête,
Tout l' monde m'appelle Jean le Sot!
Jusqu'au p' tit clerc de notaire
Qui sur mon compte s'en permet,
Parc' qu'avec la femme du maire
C'est deux têtes dans un bonnet.
La femme d l'apothécaire
Sans cesse me fait la guerre!

Cependant, pour lui déplaire,
J' n'avons jamais pu rien faire.
Mais, puisque j' n'avons rien fait,
Pourquoi m'appelle-t-elle benêt ?
J' sais bien c' qu'on a dans la tête,
Oui, j'ai deviné l' fin mot,
Pour paraître un peu moins bête,
Tout l' monde m'appelle Jean le Sot.

Marie, *rentrant.*

Me voici, voisin.

Jean.

Bonjour, mam'zelle Marie—comment qu' ça va à c'matin, hein ? (*Il rit bêtement.*) Toujours fraîche comme vos bouquets, et pourtant on ne vous met pas comme eux rafraîchir dans l'eau, tous les matins.

Marie, *riant.*

C'est-il un compliment que vous avez voulu me faire ?

Jean, *d'un air distrait.*

Un compliment !—c'est bon pour ces freluquets qui viennent vous acheter des fleurs.

Marie.

Qu'avez-vous aujourd'hui, Jean ? vous avez l'air plus triste qu'à l'ordinaire ?

Jean.

Il y a bien de quoi : je vais me marier...

Marie.

Ah !

Jean, *se grattant le front.*

Oui, c'est une idée qui me pousse là—

Marie.

C'est une bonne idée, mon ami.

Jean.

Je ne l'aurais jamais eu pour mon compte; d'abord, parce qu'à mon ordinaire je n'ai pas beaucoup d'idées—il y en a qui en ont, d'autres qui n'en ont pas—chacun ses habitudes—celle-là, c'est ma mère qui me l'a donnée, elle veut que je m'établisse—comme si j'étais pas établi (*il touche ses jambes*) et crânement établi.

Marie.

Votre mère a raison, et ce conseil ne vous sourit pas?—

Jean.

Peuh!—dam, certainement que je me marierais avec plaisirs, 'il ne fallait pas prendre une femme; mais voilà l'inconvénient, c'est si rétif une femme, ça tire à dia quand on va à hu—Oh—

Marie.

Ça dépend—il y en a qui sont douces, bonnes, aimantes, dévouées.

Jean.

Il n'y en a pas beaucoup; et pour quant à la mienne, je ne sais pas ce qu'elle sera.

Marie.

Et qui est-ce donc?

Jean.

Je ne vous l'ai pas dit?—C'est ma cousine Catherinette.

Marie.

Ah! vous avez déjà choisi?

Jean.

Non pas, c'est ma mère qui a arrangé la chose, et Catherinette va arriver demain.

Marie.

Vous la connaissez?

Jean.

J' crois ben, seulement il y a quinze ans que je l'ai perdue de vue—elle en a maintenant dix-huit; et ma mère m'a assuré qu'elle était bien changée depuis. Par malheur, elle est toute petite; c'est un beau brin de fille, mais ce n'est qu'un brin.

Marie.

Pourquoi n'avez-vous pas fait votre choix vous-même?

Jean.

Il faudrait donc contrarier maman? C'est son idée à c'te femme; elle ne veut pas que je coiffe sainte Catherine!

Marie.

Ah! ah! coiffer sainte Catherine? mais c'est bon pour les filles, ça, Jean, et pas du tout pour les garçons.

Jean.

M'est avis, mam'zelle, que ce n'est pas meilleur pour l'un qu' pour l'autre. (*Il rit.*) V'là donc que la cousine Catherinette vient demain, et mon *auteuse* veut que je lui fasse la cour. C'est bientôt dit, mais faut savoir—

Marie.

Comment, vous l'ignorez?

Jean.

Dam, j'ai jamais parlé à des femmes.

Marie, *riant.*

Et moi, que suis-je donc?

Jean.

Vous, c'est pas la même chose, vous n'êtes pas une femme—vous êtes une amie, jamais je ne vous ai cajolée—

Marie.

Oh ! pour ça, non.

Jean.

Jamais je n'ai songé à me marier avec vous—je vous aime trop pour ça—d'amitié, s'entend, et si vous étiez assez bonne, assez gentille pour—

Marie.

Pour ?—

Jean.

J'oserai jamais.

Marie.

Je vous fais donc peur ?

Jean, *embarrassé.*

Ah ! dam !—voilà—mam'zelle—c'est que c'est difficile à vous demander !—J'étais venu à l'effet de vous prier de me dire—

Marie.

Quoi donc ?

Jean.

Comment on s'y prend pour faire la cour à une jeunesse—pour le bon motif—(*Marie fait un mouvement de refus.*)

Marie.

Est-ce que je le sais mieux que vous ?

Jean.

Mais oui ; d'abord parce que vous savez tout mieux que moi, ensuite parce que chaque jour les beaux muguets viennent vous cajoler, vous faire la cour.

Marie.

Eh bien ?

Jean.

Eh ben ! dites-moi ce qu'ils vous disent, et je dirai ce que vous m'aurez dit.

*

Marie, *à part.*

Au fait, c'est un moyen. (*Haut.*) J'y consens, mettez-vous là et adressez-moi quelque chose d'aimable.

Jean.

C'te bêtise ! je saurais point quoi vous dire—

Marie.

Si vous désirez apprendre, il faut bien que vous commenciez—pour vous habituer.

Jean.

Ah ! bon—je comprends !—pour lors j'commence. (*Lui tournant le dos.*) Saves-vous ben, ma cousine, que—que— (*très-vite*) que les fêves promettent d'être d'un'belle venue à c't'année, et que si ça continue, les puc'rons ne pourront point empêcher un'belle récolte ?—faut dire aussi qu'les limaces en ont ben dévoré !—Après ça, vous m'direz, ma cousine, que p'têtr' ben qu'si nous avions eu moins beau temps—

Marie, *riant.*

Ah ! ah ! ah !—mon pauvre Jean—Comment—c'est ainsi que vous lui ferez la cour ?—

Jean, *interdit.*

C'est y donc que j'm'y suis mal pris, mam'zelle ?—Et vous croyez qu'ell' n's'rait point flattée, au fond, d'm'avoir inspiré c't'averse d'éloquence ?

Marie.

Mais dam ! Jean, j'en juge d'après moi—

Jean, *très-étonné.*

Alors, vous n'seriez point subjuguée ? — Oh ! mais ! oh ! mais !—quoi donc qu'y faut pour plaire au sexe ?

Marie.

Ecoutez-moi.

DUO.

Je vais vous faire la leçon—
Supposez que je suis garçon
Et que j'aime votre maîtresse.

Jean, ***scandalisé.***

Ma maîtresse ! à moi, Jean !—je n'ai pas de maîtresse !

Je ne suis point homme à cela,
Vertuchou ! ma maîtresse !—

Marie.

Arrêtez-vous donc là !—
Je commence, écoutez—

Jean.

Ma maîtresse, oh ! —làlà!

Marie, *jouant l'amoureux.*

Pardonnez-moi si mon regard dérobe
Les doux secrets que vous cachez aux yeux ;
Je viens de voir poindre sous votre robe
Un pied charmant dont je suis amoureux !—
Vous avez eu, sans doute, pour marraine
Quelque fée à votre berceau—
Vous avez une main de reine !
Vous avez le pied le plus beau !
(*A Jean.*)
Comprenez-vous ?—

Jean.

Oui—mais c'est difficile—
Croyez-vous qu'il soit bien utile
Que je lui parle de ses pieds ?—

Marie.

Sans aucun doute.

Jean.

Vous croyez ?

Marie, *montrant son pied.*

Regardez-donc ; c'est gentil—hein ?

Jean.

Peut-être—
Moi, je ne puis pas m'y connaître—

Marie, *lui montrant sa main.*

Voyez ma main—elle est fine et mérite
Les hommages de mon futur—

Jean.

Dam !—je n'en suis pas bien sûr,
Moi, je la trouve trop petite.—

ENSEMBLE.

Marie.

Si c'est avec ce compliment
Que vous obtenez son serment,
Votre femme, en vous épousant,
Se prépare un destin charmant !

Jean.

Je tourne mal un compliment,
Je suis plus bête que méchant ;
Je suis un rustre, et cependant
Je crois que mon cœur est aimant !

Marie.

Continuons.

Jean.

Allez, je vous écoute.

Marie.

Imitez-moi—je vous mets sur la route.
(*Elle joue l'amoureux.*)
Vos doux regards d'amour
Brûlent comme la flamme.

Vous êtes sans retour
Maîtresse de mon âme !
Oh ! permets-moi de voir
Sur ta lèvre un sourire,
Ou bien de désespoir
A tes genoux j'expire !

Jean, *parlé.*

Il faudra faire aussi i, i, i, i, ire.

Marie, *à Jean.*

Qu'en dites-vous ?

Jean.

Moi, tout-ce que vous voudrez—

Marie.

Ah ! le butor !—Allons, c'est à vous, répétez.

Jean, *à part, récitant comme un écolier.*

Mademoiselle, vous avez les pieds beaux
Votre main, votre nez de reine—
Sont ?—Ah ! oui, je n'y suis pas—
Je me sens mourir à la peine.

Marie, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! quel galimatias !—

Jean.

Je suis sauvé, j'ai mon idée,
Oui ! j'en ai l'âme possédée !
Avec moi, chez ma promise,
Vous viendrez !

Marie.

Mais pourquoi ?

Jean.

Pour que je n' dise pas d'bêtise,
Vous lui ferez la cour pour moi—

Marie, *riant.*

Vraiment l'dée n'est pas mauvaise !
Vraiment elle me sourit.
Il se trouve plus à l'aise
En empruntant mon esprit.

Jean.

Vrai, la farce n'est pas mauvaise !
J' dirai même qu'elle me sourit.
Je m' trouve bien plus à mon aise
En empruntant son esprit.

Marie.

J'y renonce—jamais vous ne saurez vous y prendre, vous êtes un—

Jean.

Un quoi ?

Marie.

Un sot ! Voilà !—

Jean, *à part.*

Un sot !—mais c'est comme qui dirait un imbécile.

Marie.

Encore plus.

Jean.

Je vous re—mer—cie ben de l'explication.

Marie, *à part.*

Décidément, on ne peut en rien faire.

SCENE III.

LES MEMES, TANCRÈDE, *en incroyable.*

Tancrede, *passant la tête à la porte.*

Peut-on ent'er ?—

Marie.

Monsieur Tancrède!—mais certainement vous pouve z entrer.—Jean, vous me demandiez une leçon tout à l'heure—

Jean.

Oui.

Marie, *lui montrant Tancrède..*

Tenez, adressez vous à monsieur, il vous dira mieux que moi comment on doit s'y prendre.

Jean, *enchanté.*

Vrai?

Tancrede, *qui a choisi un bouquet de violettes.*

Combien ce bouquet, cha'mante?—

Marie, *riant.*

Vous le savez bien, Monsieur Tancrède, c'est toujours le même prix—deux sous.

Tancrede, *payant.*

Tenez, lutin.

Jean, *à Marie.*

Regardez s'ils sont bons.

Tancrede.

Un bouquet fait de vot'e main—Mais c'est de l'or que vous devriez demander.

Marie.

Volontiers. Ah! mon Dieu! et ces fleurs que j'ai promis de porter! je suis en retard.

Jean.

Voulez-vous que je vous aide?—

Marie.

Non, merci. Dans un instant je reviens. (*Faisant signe à Jean.*) Pensez à ce que je vous ai dit, (*Elle sort.*)

SCENE IV.

LES MEMES, *moins* MARIE.

Jean, *à part.*

Certainement que j'y pense. (*Haut.*) Monsieur Tancré—Tancré—

Tancrede.

Tancrède.

Jean.

Monsieur Tancrède—(*à part.*) Commençons par le flagor-ner. (*Haut.*) Vous êtes un malin, un homme rusé, la fine fleur des incroyables.

Tancrede, *avec fatuité.*

Mais—on le dit, on le dit. (*Il chante.*)

Mon regard de flamme
Trouble la beauté ;
Jamais une femme
Ne m'a 'ésisté.
Plus elle est coquette,
Plus je suis heu'eux,
Mon joug amou'eux
Dompte la pauvrette ;
Par mon air noble et séducteur
Toujours une belle est touchée !
Ma petit' paol' d'honneur panachée !
Ma petit' pa'ol d'honneur !

2ème couplet.

Jean.

Les haricots panachés et vot' pa'ol d'honneur : tout ça me prouve que vous êtes un savant, c'est c' qui fait que j' voudrais vous demander un avis.

Tancrede.

C'est bien. Tu as besoin de mes lumières pâ'le, pâ'le.

Jean.

Alors, puisque vous voulez bien me prêter votre éclairage, dites-moi un peu comment on y va pour plaire aux femmes, pour faire la cour.

Tancrede.

Ah ! ah !—est-ce que tu te pe'mett'ais d'être amou'eux !—

Jean.,

Non pas, mais je dois épouser ma cousine Catherinette !—et j' voudrais savoir—

Tancrede, *riant.*

Ha ! ha ! ha ! il est délicieux !—Viens ici, petit, je vais faire ton éducation. (*On entend Marie chanter dans la coulisse.*) Voici Marie, silence !—

Jean, *désappointé.*

C'est y guignonnant ! au moment qu'il allait commencer.

Tancrede, *lui prenant la main.*

Cela ne fait rien ! je t'ai promis une leçon, tu vas l'avoir—Rega'de seulement comment je vais agi' avec la bouquetié', tu n'auras qu'à fai'e comme moi avec celle que tu aimes.

Jean.

Et si je ne l'aime point, celle que j'aime ?

Tancrede.

Va toujours—tu n'en au'as que plus de chances pour 'éussir.

SCENE V.

LES MEMES, MARIE, *rentrant.*

Tancrede.

Vous voilà 'évenue, fauvette—'ossignol—mésange !—

Marie.

Flatteur !

Jean, *prenant une chaise.*

Où que j' vas m' mettre pour mieux voir ! (*Portant sa chaise contre le manteau d'arlequin.*) Ah ! ici !

Marie.

Que faites-vous, Jean ? pourquoi vous asseyez-vous si loin ?

Jean, *lui faisant signe de ne pas s'occuper de lui.*

Chut ! chut ! ne vous inquiétez point.

Tancrede, *à Marie.*

Laissez là ce ga'çon, ma cha'mante, et tou'nez un peu de mon côté ces 'ega'ds qui m'enflamment.

Marie.

Je n'ai pas le temps, monsieur Tancrède.

Tancrede.

Une jolie femme ne peut mieux employé.. son temps qu'à 'ecevoi' l'hommage et l'encens qu'on p'odigue à sa beauté ; vous êtes jolie, Ma'ie, jolie comme—

Jean, *le tirant par l'habit.*

Pst.

Trancrede.

Jolie comme—

Jean.

Pst. pst. (*Il le tire par l'habit.*)

Tancrede.

Jolie co—(*A Jean.*) Que veux-tu ?

Jean.

Eh bien, j'attends que vous commenciez.

Tancrede.

Quoi ?

Jean.

De faire l'aimable pour m'apprendre.

Tancrede.

Mais c'est ce que je fais, animal.

Jean, *se rasseyant.*

Ah ! c'est ça faire l'aimable ! Eh ben, allez, allez, je ne dis plus rien. (*Pendant cet a parté Marie a quitté son mantelet.*)

Tancrede.

Savez-vous, ma belle, que vous devenez plus cha'mante tous les jou's ?—

Marie.

Vous me flattez.

Jean *à part.*

Ça c'est vrai qu'elle est gentille.

Marie *à part et regardant Jean.*

Si je pouvais le rendre jaloux !—

Tancrede.

Quand je vois cette figure si g'acieuse (*lui caressant légèrement le bras*), ce b'as si blanc.)

Jean, *à part.*

C'est vrai qu'elle a des b'as blancs.

Tancrede.

Ce pied si mignon, cette main enchante'esse (*Il regarde et embrasse la main.*)

Jean, *à part.*

Mais oui—je n'avais pas encore remarqué—sont-ils mignonnets, ses pieds—surtout quand je regarde les miens auprès !

Tancrede.

Oui, divine Ma'ie, un mot de vous et je vous sac'ifie la belle Aspasie, la séduisante Co'nélie.

Marie, *riant.*

Cornélie—voilà un nom !

Tancrede.

Un nom 'Omain, Co'nélie, la mè'e des G'acques. Les fleurs sont-elles 'ien aup'ès de vous ? (*Prenant le bouquet.*) Osez-vous bien vous ment'er à côté de cette fleu' cha'mante. Fi ! fi ! Cachez-vous, petit vilain, vous seriez indigne de pa'er sa jolie taille 'ondelette. (*Il donne des pichenettes au bouquet.*)

Jean.

C'est encore vrai qu'elle a la taille rondelette, mais ça m'agace que ce soit lui qui le dise.

Tancréde.

Vous permettez, chè'e amie—un petit baiser.

Marie.

Mais non, je défends.

Tancrede

Allons, petite fa'ouche, petite c'uelle !—

Jean, *le retenant par l'habit.*

En v'là assez !—

Marie, *à part.*

Que va-t-il faire ?

Tancrede.

Puisque je t'apprends.

Jean.

Ça suffit comme ça—je sais maintenant tout aussi bien que vous, ce qu'il faut dire pour plaire à une femme. C'est bien malin ! (*Il imite Tancrède.*) Chè'e amie, vous êtes 'avissante, pa'ole d'honneur, panachée ! les lis—et les jonquilles se confondent sur votre visage—sur votre visage—votre bouche est un pied de jasmin—(*Prenant le bouquet.*) Viens ici, brigand, tu oses te montrer à côté d'elle !—n'as-tu pas honte—han—han ? —(*il le frappe*) tiens voilà pour toi—(*à Marie*) et maintenant, un baiser, un seul baiser—petit' c'uelle—(*Il s'approche de Marie qui ne résiste pas et se laisse embrasser.*) Oh ! (*Il se caresse la poitrine.*) C'est-il bon !—encore—on dirait de la confiture—

Marie.

Que je suis heureuse !

Tancrede.

Comment ! vous vous laissez emb'asser pa' ce 'ustaud, vous me 'efusiez à moi ? (*Il veut embrasser l'autre joue.*)

Marie, *à Tancrède.*

La place est prise, monsieur Tancrède.

Jean, *à Marie.*

Mam'zelle Marie, je vois maintenant que j'étais un imbécile—

Tancrede.

C'est vrai.

Jean.

De ne pas avoir compris que vous étiez aussi belle que bonne—

Tancrede.

Pas mal, pas mal !—

Marie.

Laissez-le donc dire—

Tancrede.

Comment—est-ce que vous prenez ces balivernes au sérieux ?—c'est sa leçon qu'il 'écite—

Marie, *tristement.*

Serait-ce vrai ?

Jean, *vivement.*

Mais ne le croyez pas, mam'zelle, c'est le cœur qui parle.

Tancréde.

Mais c'est qu'il va, il va t'ès-bien—

Jean.

Taisez-vous. (*Vivement.*) Combien toutes ces fleurs, mam'zelle Marie ?

Marie.

Ça me coûte un louis—

Jean.

En voilà trois. (*Il les prend dans un b'as. A Tancrède.*) C'est ça qui vous enfonce, mon petit, c'est pas deux sous—deux sous !—Allez donc acheter un sucre d'orge—pané !

Marie, *à part.*

Oh ! comme je suis contente !

Jean, *donannt les trois louis.*

Voilà, mam'zelle.

Marie.

Jean, je ne veux pas accepter, ce serait une folie.

Jean.

Une folie ? mais, j'en ferais dix mille fois plus pour vous !—Voulez-vous que je me dévoue, que je me jette à l'eau, ou plutôt, que j'y jette monsieur ?

Tancrede.

Comment 'ustaud !

Jean.

Ah ! si vous vouliez être ma femme—j'en serais bien aise de contentement et de satisfaction et de—

Marie, *à part.*

Enfin !

Tancrede.

Et votre cousine ?

Jean, *l'imitant.*

Elle est vacante—prenez-la pour vous. Est-ce dit, madame Jean ?

Marie, *lui tend la main.*

Voilà ma réponse.

Tancrede.

Comment, ma poulette, vous épouse'iez ce c'oquant ?

Jean.

Mais oui, c'est ce croquant qui croquera votre poulette—voilà—vous m'avez appris le commencement, je vous apprends la fin.

Tancrede.

La petite niaise ! décidément je 'etou'ne chez Co'nélie.

Jean.

C'est ça, retournez chez Co'nélie—seulement, c'est la mère des craques, méfiez-vous.

Marie.

Sans rancune, monsieur Tancrède, je vous invite à ma noce.

Tancrede.

Mais ce'tainement, ma cha'mante. (*Lui baisant la main.*)

Jean, *l'arrêtant.*

Regardez ! mais ne touchez pas !—

Marie et Jean.

Quel joli p'tit ménage
Nous f'rons dans quelques jours !
L' bonheur s'ra notr' partage,
Nous s'rons tout aux amours.

Marie.

Courons donc chez ta mère,
Et puis chez monsieur l'maire,
J' sommes pas plus pressés qu'ça, } (*bis.*)
Oui dà ! }

Tancrede.

Je n'ai pas besoin *d'notaire*
Ni de monsieur le maire,
Je m' passe fort bien d' *tout* ça } (*bis*).
Oui dà ! }

Jean.

Courons donc chez ma mère
Et puis chez le notaire,
J' sommes pas plus pressés qu' ca ! } (*bis.*
Oui dà ! }
Quel joli p'tit ménage, etc., etc.

FIN.


Mus 580 .181
Jean le sot; operette.
Loeb Music Library
ANA3601
3 2044 040 704 157

